

La mort des Golems (extrait)

Denyse David-Allard

Volume 12, Number 5-6, September–December 1970

Paroles pour un futur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David-Allard, D. (1970). La mort des Golems (extrait). *Liberté*, 12(5-6), 25–32.

La mort des Golems

(extrait)

(...)

Je suis une saison et j'attends ; j'ai mal dans mes genoux devant les Blancs. Mes arbres, mes sentiers... je ne suis plus qu'un rêve découpé dans un bouleau.

Mes yeux savent toujours ton étendue et mes droits sur toi, mais ils m'ont habillé de vices et de débilité. Je suis un sexe et une gorge en rut qui gît près des villes à visages vermeils. J'habite la caricature des Blancs, j'ai mal à ma couleur, à ma peau.

Dans la saleté et la misère, poussent ma violence, ma femme et ma solitude.

Reviendra du fond de mon être, le refrain de ma rage.

Je rêvai mon enfance entourée de vide. Le vide provoqué par trop de haine. Poussait sur mes talons, ce pissenlit-bamboche qui annonce seul et dans un frisson d'angoisse, ces trente pieds de printemps et de désespoir sans fin.

L'avant jour était gris, mon père naissait sa carrure dans son ombre. Ses mains avaient des contours démesurés à cette heure-là. Elles sortaient voluptueusement du sommeil à tâtons.

Je les voyais se promener doucement, de peur de ne réveiller le monde inanimé, cherchant le dessein des limites quotidiennes.

Je le vis partir, en filou, après avoir tout possédé de son regard, ma mère, les enfants et son espace.

Quand ses yeux s'attardèrent sur mon corps, ils étaient déjà remplis de bois et d'ailleurs. Il ne devinait même pas que mes os cachaient un désir chaud comme une caresse. Mes reins flambaient inassouvis, inavouables.

J'avançai un bras robuste et sale vers une bouteille d'eau de vie. Une torpeur de nuit m'envahit enfin. J'entrai au pays Manhattan.

Mes frères sentaient bon. Je me couchai parmi eux, mêlant mon odeur de désir à celle de leur corps. Et je détestai ma mère.

Elle était beauté charnelle et folie. Elle ensemençait depuis vingt ans plusieurs enfants à travers son pelage lisse et jeune. Elle lovait sa pauvreté et sa nudité comme on réchauffe un bijou. Elle aimait aussi mon père à travers le jaillissement de ses crises, ses rêves et ses rivages dévastés.

Je sommeillai au petit jour, la flamme de mon corps comme des dards mouillés et transperçants. Le soleil de mon matin écrasait et réduisait à néant le fiel de mes fantasmes.

Je vis des mondes sylvestres étouffant, tourbillonnant les chaînes de la peur. Mon désir de meurtrir se tordait en suivant, médusé et ébloui, le fantôme humide de cette femme.

J'étais vide, j'étais écho de mon néant. Enfance de cris et d'abandon. Je devinai ma vie à l'élan de haine et à l'esclavage de ma peau.

J'avais douze ans, mes frères, beaucoup plus. Ils craignaient cette mère sournoise qui savait trop bien provoquer la soif des terres défendues avec le frôlement de ses hanches et la chaleur de ses épaules, dans les petits matins. Erotique, mystérieuse. Elle jetait partout l'ombrage glacé d'un sapin noir.

Mère sapin, mère conifère, mère maudite.

Rire des années mais sous les rochers et derrière les clôtures de mon jardin, je fuyais désespérément son mirage. Mes frères étaient des hommes, moi, une limace à mille sexes, sans nom.

Ils m'apprirent mon corps, les sables et les soleils blonds. Mavick savait chasser le lièvre. Mavick était fort et grand.

Il caressait ma tête et les écureuils en racontant avec rancune, ce qu'il savait de la cité. Il coulait vieillesse à travers ses vingt ans. Pour tromper ses séjours creux, je lui racontais les étoiles qui filaient hors saison, la farandole des mouches à feu, l'immortalité des couleurs à minuit.

Un désir de tendresse est né entre mes mains et mes frères. Un désir né entre l'écorce et la peur.

Je fuyais sournoisement cette mère trop chair qui ne savait pas m'enfanter tous les jours, qui ne voulait pas partager l'héritage de son sang. Mère sangsue.

Je connaissais dans ma mémoire future ce mâle, cet homme Yan qui faisait l'amour avec désespoir et douceur. Dans la chambre au mur blanc, dans une chambre sans meubles.

La chaleur des midis d'été égorgée par les vapeurs de macadams provoquait le long de nos cuisses, ce cri d'un animal qu'on éventre.

Bêtement sur un mur grimpeait une mouche noire martelant ma conscience ivre-morte.

Yan, tourné vers d'autres ravins, déchirait les amarres de son passé-ventouse, abritant sous ses yeux de velours la mouche et l'espace où je n'étais pas.

Entre le plaisir et l'amertume, nos corps calculaient goulûment une fièvre de jeunesse.

Un homme au regard vert, entra par une blessure et ne repartit jamais. Il était voulu par mon père, je le pris. Il était sage et sans âge. Je l'aimais. Comme un oiseau son nid.

Je fixais hébétée, étendue au bord du gouffre, la crevasse du mur et la mouche, l'image translucide de l'homme-Pierre que mon père m'avait donné, le trou béant de mon enfance et comme on se prépare à mourir, je jetai ma peau mordorée entre ses bras carrousels. Yan.

J'attendais, résignée, l'abandon qui suit l'amour. Abandon, haine, désir renouvelé.

Je menais les mânes qui m'habitaient entendre l'ancienne mélopée des automnes. Je les traînais par la main, je les bousculais à mes flancs, les enlisant dans la nasse inextricable des nuits blanches.

J'emmenais avec moi, la vision des fenêtres, l'horreur de ma réalité. Ma mère-sapin oubliait les départs et trompait l'absence en ouvrant ses cuisses immondes aux aventuriers des chemins. Je fis des noeuds, je dressai des barricades, je fis la guérilla contre mes yeux, mon ventre. Je ne voulais pas savoir.

Mais j'étais complice de la nuit, je suivais la rondeur de la lampe, sans volonté, jusqu'à ce que mon front rencontre la brisure de la vitre. J'écoutais avec mes yeux, sauvagement ballottée entre l'admiration et les vomissements.

Tout au fond, je voyais Triste Mavick s'affairer comme un carme, à couvrir le silence des notes répétées et rapides des chairs qui cherchent à s'accorder.

Le carreau lumineux ne fut jamais réparé. La fissure coulait du milieu de mon front, jusqu'à mon oeil gauche. Avec les pluies et les années, je grandis; la dernière fois, elle partait de ma bouche et coupait mon menton.

Pierre, cette autre fois aux îles, cette fois quand après avoir tranché un rocher, je voulais le coller à mon visage, cette fois, où d'humiliation je mordis ta main, cette fois où ton sang me donnait des nausées... Les vitres de la terre éclataient dans mes veines, me piquaient d'eau de pluie et de sel marin.

Je devenais vague en furie sur ta falaise.

Je brisai les fenêtres de la chambre, de la plage... je butais sans cesse à midi, à minuit, à ton sourire, sur un front, un oeil gauche, une lampe au fond de l'oeil, des tourbillons de meurtres, des vents mauves et spontanés. Tu n'as rien vu, et tu n'as pas su que cette journée-là s'amorçait en toi cette tendresse, soeur de ta peur, dernier substitut de l'amour. Compromis de l'amour avorté.

J'ai bu les îles St-Pierre et Miquelon, j'ai bu nos vacances sans que je sache comment, sans que tu doutes pourquoi.

Ivre, je traînai mes pieds jusqu'à l'antichambre des morts écorchant les trottoirs et les bals musette au passage.

Au cimetière marin, je m'accrochais aux hublots, souriant bêtement en comptant sur mes doigts les morts qui se payaient ma tête et la lampe de mon enfance.

Nous avions même lit depuis onze mois. Tu étais sans âge, j'avais vingt ans, un corps souple et excité, mais tu fermes les yeux. Homme-Blanc. Homme-Pierre.

On revint de nos vacances. On revint des îles. On ne revint pas du pays Tendresse.

Et pourtant tu étais prophète d'un nouveau présent. Tu devinais les choses, tu dominais les êtres. Tu étais la mélodie des gens heureux. Tu cessais mon vertige et promettais des demains calmes et fériés.

Transparent, généreux, sans peau.

Ma soeur vint entre deux chasses. Un présent de mon père, une vengeance de ma mère.

J'en fis mon enfant, mon ennemi, le carnaval des jours de fête ; on jouait au maquis, aux bleuets, on ripaillait au jardin avec les libellules et les coccinelles.

Mes frères devinaient qu'entre Manouche et moi, la loi et les liens du sang, nous commandaient les mêmes rires, les mêmes regards farouches et secrets.

Je m'accrochai à l'enfant-Manouche comme à une balançoire. Etrangement, j'entrai dans des pays fleuris de pêches chatoyantes.

Elle avait des joues rondes et le geste lent. Elle se gavait de casse-têtes et de silences de trois jours.

Silences effroyables où je n'avais rien d'autre à faire qu'à quémander son amitié. Je brodais les attentes de menaces, de colères, d'histoires farfelues ; je perdais le goût de mes frères et l'appétit. J'attendais.

Elle bouclait ses interstices par un sourire moqueur et l'été reprenait dans toute sa vigueur de jeunes chiens.

Les distances se multiplièrent entre nous mais le cordon qui tenait était souterrain, enflé de sous-entendus et vivace comme des mauvaises herbes.

Sur le seuil des adultes, on me refuse l'entrée ; à moi et à Manouche.

On cessa nos jeux de sales gosses pour devenir boas et femelles.

Nous avons les seins durs et les fesses bien rondes, mais le temple astiqué des bien-pensants est hermétique aux égarées.

Pierre, tu appartiens à Jéricho comme je vis vagabondage autour de la cité.

Tu m'attends dans ta couche pour me protéger ; mais je suis pain à pétrir et danse au soir d'une lampe ; je raconte la légende du maïs et les secrets du tanin au creux de ton oreille morte.

L'enfant-Manouche enfila ses pieds et partit pour le Levant ; elle écrivait sans cesse et toujours, racontant les portes scellées et les feux qui criaient de joie par-delà les frontières.

Un matin bleu, je revis Manouche sur une plage chauve, près d'une mer Québec. Il nous fallut un seul soleil de sucre à minuit pour sacraliser l'avenir enfantin. On fit caracoler les vents pour mieux renifler le sable.

L'arborescence du passé était reconquise. L'espace d'un rien.

En se riant de Mavick et du monde entier, on moula dans les sables chauds, une femme déesse, aux jambes dressées et au ventre enflé, attendant l'oeil cruel que l'écume vienne la lécher.

Yan. La bulle limpide et éphémère de mes rêves le contenait tout entier.

Yan était tous les amants confondus. Miroir de ma vanité cruelle et sans pitié.

Je ne savais que faire de sa densité trop irréaliste. J'aimais chez Yan ses yeux de velours et son désir de moi.

En jouant il avait soulevé le lourd couvercle de mon indifférence et réveillé des envies de violence trop longtemps emprisonnées chez les Blancs de la Cité.

Sous mes paupières, vibrait le kaléidoscope d'une résurrection dangereuse.

Mes mains apprirent qu'ils étaient peintres. Yan, sans se soucier de Pierre mit solidement mon bras au bras d'un vieil homme.

Un vieillard rongé d'avenir et de poésie. Il devait m'apprendre à fabriquer et à détruire ce mutant entrevu le premier jour de la création.

Il voulut m'enseigner le sang nouveau des révolutions et la sagesse des enfants-parias.

Il donna à Manouche avant son départ un javelot pour se défendre ; religieusement elle fit des entailles sur le torse de Pierre en hommages à ses casse-tête d'antan.

Pierre j'ai vu tes épaules s'affaisser de soulagement. Tu chantais reconnaissance.

Manouche dans un mouvement de mépris avait souillé ta peau trop blanche.

Tu ressemblais à ceux qui tuent le renard, aux hommes et aux femmes qui godaillent après la chasse à courre en se couvrant du sang de la proie.

Pierre tu es reparti pour la cité mais tu ne peux plus détourner les yeux des remparts. Tu es devenu victoire et victime.

Dans le sablier de tes jours, la musique du javelot coulera sans cesse avec le sable. Tu n'oublieras plus.

Je suis retournée avec nostalgie chez Yan et le vieil homme près des murs de ta cité.

Yan sentait le trèfle de la tribu et me rappelait mes frères. L'image floue et nue d'une femme-sapin m'effleura.

J'avalai mes larmes et m'endormis envoûtée et séduite par mon désir.

Pierre, tu as étouffé ma musique, obscurci mes couleurs. Tu as fasciné l'enfant que j'étais. Je t'ai suivi dans la Cité. A Jéricho. Je n'étais pas des vôtres, on ne m'a rien offert, je n'ai rien demandé.

Ma peau est à la porte pleurant la pluie de mes ancêtres.

Je suis entrée derrière toi, triste et légère n'apportant au fond de moi que la lampe de mon enfance, les lettres de Manouche, le totem du vieil homme. Les miroirs du monde où je chercherais inlassablement les yeux de velours, les yeux de Yan.

J'avais lu dans ses yeux des guerres de tendresses, des désirs interdits. Notre printemps se torréfiait sans cesse avant même la pousse des blés. L'hésitation de ses pas, encombrés des serments du passé, ma peur de revivre enfant, avortaient la clarté de nos amours. Nos rêves se déchiraient sur les remparts de la ville.

J'embrassai le vieil homme, je donnai à Yan les racines de mon être. Philtre amer qui détruira au fil des heures l'élan courageux de ses faims tropicales.

Nos corps n'avaient pas eu de commencements, ils ne connaissaient que les dieux et les rencontres fugaces.

Maintenant, je pars pour la Cité par les labyrinthes de mes entrailles. Yan.

J'entendais l'hiver sous mes pas, le blanc dans mes cheveux, l'inquiétude à mes oreilles.

La cité m'apparut éblouissante et grotesque. Pierre la dévisageait, tranquille.

Ta sève s'écoulait de tes anciennes blessures. Exsangue. Sans fenêtre, sans envies ni bavures. Je fermai les yeux, étourdie par la légende de Golem.

Ma main s'avança, hésitante et funambule, cherchant son joug.

Une bruine légère m'empêchait de voir la fumure aux portes de la Cité.

Tu me conduisis dans notre demeure à travers les jardins de macadam, les maisons-judas.

Les bruits nous bousculaient, mangeant notre silence où se traitait si peu d'espace.

La Cité devint cartel de sons ; carnages de lumières. L'acier miroitait sa nuit avec indifférence et beauté.

J'attendais l'éruption de ma joie, j'habiterais désormais ton domaine ; la saveur de mon espérance réveillait dans mon ventre le larron que le vieil homme laissait partir trop doucement. J'enfouis mes images dans les dimensions de l'oubli.

(...)